

*EMMA BECKER*



**O  
D  
i  
L  
E**  
**L'été**

**“Un brillant  
ouvrage.”**

Nelly Kaprièlian  
*LES INROCKUPTIBLES*

**“Drôle, libre,  
très solaire.”**

Olivia de Lamberterie  
*TÉLÉMATIN*





Odile l'été

## DE LA MÊME AUTEURE

*Mr.*, Denoël, 2011 ; J'ai lu, 2020.

*Alice*, Denoël, 2015 ; J'ai lu, 2022.

*La Maison*, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

*L'Inconduite*, Albin Michel, 2022 ; J'ai lu, 2023.

EMMA BECKER

Odile l'été



Paru chez Julliard dans la collection « Fauteuse de trouble »,  
collection dirigée par Vanessa Springora.

© Éditions Julliard, Paris, 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'ai rêvé d'Odile cette nuit. C'est assez rare pour que je le note. Petite, je rêvais beaucoup d'elle, comme de mes parents ; c'étaient les rêves les plus graves de ma vie, et puis ça m'est passé. Ce qui devrait m'étonner, c'est de ne pas retrouver Odile en rêve plus souvent.

Nous étions dans un immense appartement à Rome, ville où je n'ai jamais foutu les pieds, mais dans mon rêve, ça ressemblait à Nice, la même lumière, la même odeur, et j'ai su, avant de la voir, qu'Odile était là. Je l'ai sentie. Je me baladais, croisant des gens que je connaissais et qui n'avaient aucune raison de se trouver là, et un parfum, comme un long ruban, me reliait déjà à Odile. Au détour d'un couloir, me voilà dans une chambre où des couples copulent, on entend des glapissements qui sonnent faux, c'est la musique polie de l'échangement mondain, chacun essayant de donner un

beau spectacle, l'attention vite lassée, tournée vers le public. Je me pose contre le bord d'une crédence, un verre à la main (je me fais la réflexion qu'il faudrait ralentir ma consommation, comme si j'étais à vingt centilitres d'être aspirée dans la mêlée). Et soudain, se détachant de la foule, voilà Odile qui débarque, vêtue de velours noir, étend un bras autour de moi, m'embrasse une joue : *Qu'est-ce que tu fais là ?*

Je ne sais pas, Odile, je crois qu'au début, je devais aller chez mon comptable.

*Ha ! Toi aussi ?* Odile se marre, allume une cigarette. Il se trouve que notre comptable, car c'est *notre* comptable, a déménagé, on ne sait pas trop où, et impossible de savoir ce que font tous ces gens ici, mais on pensera à notre déclaration d'impôts plus tard.

*Tu m'avais manqué,* dit Odile, et avant que je puisse lui répondre, elle a déjà disparu, il ne reste d'elle que le souvenir de son visage planant au-dessus du mien, les quinze centimètres desquels Odile me surplombe l'ont gravée en moi comme une statue, une autorité vaguement inquiétante et à laquelle je pensais souvent le soir, avec gravité.

Dans un dédale de pièces je commence à la chercher, elle a laissé un sillage que je reconnais les yeux fermés, bousculant des gens qui boivent debout dans les couloirs, dépassant d'autres que je crois reconnaître. Je ne me rappelle plus exactement, mais en me

réveillant c'était très clair, j'étais excitée, j'ai dû croiser, dans cet enchevêtrement de salles, d'autres gens qui baisaient ou essayaient de le faire, j'ai le vague souvenir de m'y être collée un peu moi-même (une fille avait sa main autour de mon cou), j'ai senti tout de suite un appétit impossible à satisfaire qui portait la marque d'Odile. Dans la foule j'ai cru apercevoir son chignon haut, cette mèche à l'intérieur, presque blanche, qui depuis l'enfance n'a jamais foncé. Mais Odile s'est fait la malle et je me suis retrouvée à la porte de cet appartement romain, sans mes chaussures (je les avais enlevées pour monter sur une méridienne), et je savais que la porte ne s'ouvrirait plus jamais pour moi. Dehors, c'était l'Italie et le sud de la France mélangés, petit matin mauve, je devais aller bosser, mais en plus des chaussures j'avais perdu mon sac, mon téléphone et mes papiers, et j'errais sans trop savoir quel métro ou quel taxi chercher, lorsque j'ai vu des affiches placardées sur un mur ; des avis de recherche pour des personnes disparues depuis longtemps, que je venais de croiser dans l'appartement. J'ai compris alors que tous ces gens étaient morts, et que ce lieu, d'une façon ou d'une autre, était un monde parallèle, qui parfois, sur une impulsion mystérieuse, entrait en collision avec le nôtre. Il y avait Odile sur une de ces affiches, ce qui m'a glacé le sang.

En me réveillant, j'ai pensé que ce rêve ferait un film absolument génial, le scénario me semblait tout écrit ; mais un peu comme les rêves érotiques, dont on émerge avec le besoin vital de se faire jouir, avant de réaliser que les images s'affadissent et s'évaporent à chaque minute qui passe, ce rêve-là a perdu sa logique implacable, et il ne m'en est resté qu'une chose : la présence d'Odile, ce présage sombre incarné par l'avis de recherche, et la nécessité absolue de lui parler.

C'est complètement con, parce que je suis amie avec Odile sur Facebook depuis une dizaine d'années. Nous ne nous parlons jamais, mais ce que je savais jusqu'à présent me suffisait, Odile vit dans le Midi après des années d'études à Paris, elle est mariée, elle a une fille, elle semble s'être établie, un peu comme je me suis établie moi-même, en dépit de tout ce que nous avons pu vivre ensemble, il y a longtemps. Je sais qu'elle est en vie. Je sais qu'elle va bien. Mais j'ai rêvé d'elle et brusquement j'ai une faim terrible de sa voix, du Midi, de sa maison cachée sous les arbres, où nous allions chaque été, puisque l'amitié entre nos parents faisait de nous des meilleures amies. Et puis je me souviens, aussi, d'avoir haï Odile. C'est une haine un peu morte en moi et qui m'intrigue, là, maintenant, alors je regarde des photos d'elle, cette haine semble se cristalliser sur la fossette au coin de sa bouche ; c'était la fossette qui

apparaissait lorsque je me faisais attraper la main dans le sac à cause d'une de ses bêtises et qu'on me prenait pour le mauvais sujet, l'influence délétère. J'ai traîné cette fossette comme un point de côté constant, au fil des ans, depuis la maison du Sud jusqu'au lycée où nous avons été, deux ans durant, réunies. Ma mère, je crois, n'en était pas dupe, il lui arrivait de me dire, sur le trajet du retour en voiture, qu'Odile était une sale gosse ; la fossette avait une malice toxique, celle des gamins qu'on ne peut jamais vraiment prendre en faute et qu'on devine, pourtant, à l'origine de chaque dispute.

Un œil extérieur aurait pour cette fossette une appréciation complètement différente ; je n'ai jamais connu un homme qui ne trouvait pas Odile jolie, c'est peut-être une partie de mon ressentiment pour elle ; on a trouvé Odile jolie bien avant moi, elle avait, même enfant, une espèce de paresse dans les traits qui semblait prédisposer à une future lascivité. Ses parents ne lui coupaient pas les cheveux, contrairement aux miens. Un commentaire de mon père, qui me croyait endormie sur la banquette arrière, est resté longtemps dans ma tête (il n'en a jamais disparu) : *Odile sera très jolie plus tard.*

Les photos d'elle ne contredisent pas mon père, pas plus que les souvenirs que j'ai d'elle à seize ans – Odile est une très jolie femme.

Mais je ne l'ai pas vue en mouvement depuis tant d'années, je me rassure en me disant qu'elle fait peut-être partie de ces gens qui au lycée avaient un succès fou et ont perdu en grandissant une partie conséquente de leur panache.

Odile m'ouvre la porte de chez elle et c'est comme si nous ne nous étions jamais quittés ; cette sensation tiède d'amitié, teintée de défiance. Elle est seule, son mari est en voyage d'affaires, sa fille est chez ses parents. Les planètes se sont bien alignées, je ne sais pas ce qu'on aurait fait de moi, quelles histoires on aurait pu raconter, autour de la grande table du salon.

Odile est toujours aussi grande, mais j'ai, de mon côté, fait la paix avec cette impression constante de marcher dans son ombre. Il me plaît de constater qu'elle a grossi du cul, et que les fleurs en vase qui constellent le rez-de-chaussée ne sont pas celles que j'aurais choisies pour chez moi, des arums multicolores, à vrai dire exactement ceux que je me rappelle avoir vus toute mon enfance, ces cônes dont émergent un pistil jaune ou mauve, que je prenais plaisir à casser entre deux doigts lorsque Odile avait décidé de boudier.

L'Odile dont je me souviens le mieux fait un mètre quarante et a toujours une excellente raison de boudier. C'est un trait de caractère que ses parents doivent exacerber

d'une façon ou d'une autre, parce que dès que nous arrivons pour déjeuner le dimanche, sa mère soupire qu'Odile est dans sa chambre, ou bien dans le jardin, *on l'aura contrariée sans le vouloir, cette gamine est impossible*. Et effectivement, lorsque je vais taper à sa porte, où une affichette d'hôtel défend en permanence de déranger, Odile sort le museau dans l'entrebâillement, murmure « Ah c'est toi », me fait entrer furtivement comme si j'étais suivie d'une foule qui lui en voulait. À cette époque-là, elle écoute Céline Dion ; on s'en fait des karaokés qui dégénèrent en spectacles pour les parents lorsque le dîner est fini, le clou du show, c'est un duo entre Céline et Goldman, je suis le Jean-Jacques tout désigné, ce qui m'énerve parce que les meilleures vocalises, c'est Odile qui se les réserve, je ne sers qu'à la mettre en valeur. C'est toujours comme ça, avec Odile, elle choisit les meilleurs déguisements, passe des heures à se maquiller, mais me salope le boulot lorsque c'est mon tour, comme si elle avait très peur de briller moins que les autres. Odile, petite, est très jalouse, et lorsqu'elle sent les projecteurs se détourner un peu, elle préfère disparaître, jusqu'à ce qu'on se languisse d'elle.

De la même façon, Odile décide à quoi l'on joue et quand. Elle a des tas de jouets que je n'ai pas, comme la fabrique à bonbons du Professeur Horribilus ; c'est un cadeau que je demande en vain au père Noël depuis deux

ans, je ne pense à rien qu'à y jouer lorsque nous allons chez elle, et Odile, qui a senti ma fébrilité, se fait un malin plaisir de me dire « On y jouera, d'accord, mais pas tout de suite, pas encore » et les heures défilent sans que nous fabriquions le moindre bonbon en forme d'araignée. Odile essaie de me refiler d'autres jeux, des vestiges des Noël's précédents auxquels il manque des piles et des pions, elle me les colle entre les pattes comme à un gosse qu'on espère faire dévier de son but ultime, avec un regard las. Odile n'aime pas trop partager.

Odile et moi, petites filles, courons dans le maquis qui entoure sa maison, elle habite à l'époque dans cette même grande villa à Cavalaire. Nous disparaissions des heures à la recherche d'un semblant de grotte planquée derrière un buisson de lentisque, une lampe torche à la main, et c'est là, pour la première fois, que nous inventons ce jeu qui nous tiendra en haleine jusqu'à la fin de notre adolescence – le petit copain et la petite copine. Au début, ces explorations n'interviennent que dans notre caverne ; l'obscurité et la fraîcheur nous préservent de ce que nous sommes en train de faire plus que du regard possible des autres. C'est une bulle dans laquelle nous nous fondons des heures entières, avant de ressortir comme si rien ne s'était passé, comme si nous venions de faire une partie de ballon, et nous n'en reparlons jamais, jusqu'à la fois d'après.

Mais peu à peu la grotte s'invite dans la chambre d'Odile, la première fois c'est un jour de pluie, il est impossible de sortir mais les heures sont longues, et Odile à court d'idées (je suis son invitée, c'est à elle de décider de notre sort) soupire : « On n'a qu'à dire que je serais un garçon et toi tu serais une fille et on serait amoureux... »

Phrase d'introduction que j'attends chaque fois religieusement, espérant qu'arrivent enfin ces moments de battement où aucun jeu sain ne nous vient à l'esprit.

Je n'ai jamais compris pourquoi Odile, qui était la féminité même, qui n'aurait échangé son rôle de Céline Dion contre rien au monde, endossait constamment celui du garçon dans nos jeux clandestins. Il faudrait que je lui demande, peut-être aurait-elle, maintenant qu'elle est mariée et mère, une réponse intéressante à me fournir.

Lorsque nous sommes chez moi, par pudeur je reproduis le même cycle, j'attends patiemment que l'ennui nous assaille pour proposer, comme si j'avais sincèrement exploré chaque possibilité : « Bon, ça te dit de jouer que tu es le garçon et moi je suis une fille... ? »

Parfois Odile, la garce, lève les yeux au ciel : « Encore... ? Oh non, la barbe... »

Odile aimerait mieux une aventure dans le jardin, elle préférerait emmerder le chien des voisins, qui saute aussi haut qu'il le peut pour passer au-dessus de la clôture. On n'aurait

pas un ballon, ou un matelas gonflable pour jouer dans la piscine... ? Tout, plutôt que ce jeu imbécile qui finit d'une façon propre à nous envoyer en enfer.

Mais parfois Odile dit oui.

Le midi, lorsque nos parents déjeunent au jardin et nous oublient un peu, je relis les *Mickey Magazine* datant d'avant notre naissance, pendant qu'Odile, pour qui la lecture est alors un sport de snob, s'affaire à ne jamais quitter mon champ de vision. Ça l'irrite, de passer au second plan ; elle soupire, glisse ses doigts entre mes pages, suggère que nous inventions des histoires, dans la grosse Jeep militaire que conduit son père en été. La voiture, garée devant, est le temps d'une saison délestée de son toit, de ses portières et de son pare-brise. Les mêmes qui déboulent en même temps que les amis des parents d'Odile s'y glissent et inventent des expéditions dans la jungle, au milieu des dinosaures et des fourmis mangeuses d'hommes ; lorsqu'ils ont fini, c'est Odile et moi qui prenons place, avec notre éternel scénario d'étudiants tombés en panne sur le bord de la route.

Assise derrière le volant, Odile tente de remuer le levier de vitesse. « Rien à faire, quand ça veut pas, ça veut pas », soupire-t-elle. Elle se hisse sur le capot, feint d'écouter le grondement du moteur éteint. Paraphrasant son père, qui est mécanicien pour voitures

anciennes, elle lâche, accablée, « C'est la courroie de transmission ». Ça et le réservoir vide, nous sommes foutues, il faut qu'Odile se salisse les mains pour espérer nous sortir de là. Elle relève le capot, initiative qui lui vaudrait une taloche si son père n'était pas soûl devant une grappa à quelques mètres de là ; elle crache par terre, toute à son imitation de l'homme. Et Odile, menue, blonde comme les blés, avec des cheveux trop longs et toujours d'adorables petites robes à smocks, prend alors une attitude confusément mâle, quoi que cela puisse vouloir dire, qu'elle accentue en faisant saillir ses biceps. Elle retire sa robe, la pend sur son épaule comme un torchon de mécano. Et les traits de son visage si fin changent, la ligne de sa mâchoire attrape le soleil, elle me jette des regards torves, une imitation de concupiscence.

(Je me suis demandé, souvent, où nous avons appris ces bribes de séduction hétérosexuelle, que nous imitions exactement. Lorsque je lui en parle, Odile évoque sans hésiter Bruce Willis dans *Die Hard*, il est évident que ces films, devant lesquels on nous plantait le soir le temps de préparer le dîner, ont laissé dans son imaginaire une empreinte indélébile. C'est marrant qu'elle ne pense pas à son père, qui ressemblait un peu à Bruce Willis, justement, et réparait de vieilles Rolls dans la cour de la maison le week-end, une bière à la main.)

Et puis, au bout d'un moment, le verdict tombe, terrible : « Le moteur est cuit, il faut appeler une dépanneuse. » Odile a tout essayé, rien à faire, même un plein d'essence ne nous sauvera pas. Elle se rassied à côté de moi derrière le volant, après avoir simulé contre le grand pin parasol un appel furieux à une société de remorquage. « Qu'est-ce qu'on fait, en attendant ? » se demande-t-elle à haute voix, avant de tourner vers moi un visage qu'il faut imaginer couvert de cambouis, de sueur, dépourvu de cette cascade de cheveux blonds retenue par un nœud rouge.

Je suis la fille, je ne sais pas quoi faire non plus, maintenant, c'est sûr, nous n'arriverons pas à temps à notre bal de fin d'année. J'ai mis ma robe de débutante pour rien.

— Elle est très jolie au fait, cette robe, note Odile avec un regard pénétrant sur mes cuisses.

— Merci, réponds-je en jouant avec les volants de ce qui est, à cette époque, ma robe d'été favorite, avec des motifs provençaux.

C'est là qu'Odile se penche vers moi, lentement, comme dans les films, ouvrant mes lèvres des siennes pour y introduire sa petite langue de serpent, au goût métallique. Ce baiser, c'est devenu notre cloche de départ – aucun de nos jeux secrets ne pouvait commencer sans ce simulacre de romantisme. Plus tard, conscientes de ce que nous faisons et qui n'était absolument pas un jeu, nous avons conservé cette délicatesse, mais presque par





---

14071

*Composition*  
NORD COMPO

*Achévé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Blackprint  
le 10 mars 2024*

Dépôt légal mars 2024  
EAN 9782290392898  
OTP L21EPLN003541-600120

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion